

# L'Institutrice

## Coup d'état poétique

Pamela Pianezza

---

Numéro 298, septembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Pianezza, P. (2015). Compte rendu de [L'Institutrice : coup d'état poétique]. *Séquences : la revue de cinéma*, (298), 15–15.

# L'Institutrice

## Coup d'état poétique

Ode à la création et à ses mystères face à la trivialité ambiante, le second long métrage de l'Israélien Nadav Lapid sur la relation trouble entre une enseignante et son petit élève surdoué est une claque formelle et un coup de poing politique.

PAMELA PIANEZZA

**M**ai 2014. Jane Campion, présidente du jury du 67<sup>e</sup> Festival de Cannes, déclare: «La poésie est le plus beau des arts.» Au même moment, un jeune réalisateur originaire de Tel Aviv, Nadav Lapid, présente à la Semaine de la critique son second long métrage, *L'Institutrice*. Ce film ambitieux et puissant explore la relation trouble entre une enseignante et son petit élève surdoué. Et en filigrane – soyons fous! – l'idée que la poésie pourrait sauver le monde... C'est en tout cas la conviction intime de Nira, l'institutrice du titre. À ses écoliers de maternelle, elle inculque sérieusement, mais sans passion, les mythes fondateurs d'Israël. Clairement, son fantasme n'est pas de ressasser jusqu'à la retraite comment Judas Maccabée vint au secours de son peuple: c'est en poète que Nira se rêve, déclamant des mots qui cognent face à un public K.-O. Chez elle, le soir, une fois son époux nourri, l'institutrice griffonne des textes qu'elle soumet ensuite à son atelier d'écriture... sans jamais faire mouche. En vain, Nira cherche la recette mystique de cet assemblage de lettres qui, à défaut du monde, rendra son quotidien plus beau.

Un début de réponse se présente en la personne de Yoav, cinq ans. Tandis que ses camarades s'agitent dans la cour de récréation, l'enfant fait les cent pas. Soudain, il lance «J'ai un poème!». La nourrice, visiblement habituée, se précipite, crayon en main, pour recueillir la parole de l'enfant: «*Hagar est assez belle / Assez pour moi / Une pluie d'or tombe sur sa maison / Véritable soleil de Dieu.*» L'institutrice est terrassée et vit en même temps une violente épiphanie: à défaut d'écrire elle-même, elle donnera aux vers de l'enfant l'écho qu'ils méritent. Quoi qu'en pense sa famille et quel qu'en soit le prix...

Ce poème, Nadav Lapid l'a imaginé à l'âge de quatre ans. Cette époque fut, nous raconte-t-il, l'une des plus créatives de sa vie. «Entre quatre et sept ans, j'ai dicté une centaine de poèmes à ma nourrice. Puis j'ai compris que ce monde n'appartient pas aux poètes et j'ai tout arrêté.» Pour autant, aujourd'hui, il y a davantage de lui «dans Nira que dans Yoav», précise-t-il. Nadav Lapid est un artiste cérébral (également écrivain) que la dérive matérialiste et narcissique de nos sociétés modernes – et pas seulement d'Israël – dérange. *Ha-shoter* (*Le Policier*), son premier long métrage, témoignait déjà d'inquiétudes similaires. Suivant une implacable construction en trois temps, le film préparait, puis filmait l'affrontement entre un flic d'élite ultranationaliste et de jeunes bourgeois gauchistes convertis à la lutte armée. Les seconds, malgré leurs objectifs a priori plus nobles, suscitaient finalement à peine plus d'empathie que le premier.

Si la forme est plus souple, plus fluide et plus imaginative dans *L'Institutrice*, sur le fond, on reconnaît la tension troublante, entre légitimité des buts et moyens mis en œuvre pour y parvenir, déjà ressentie dans *Ha-shoter*. On y retrouve aussi le thème du

coup d'état, cette fois-ci abordé de façon moins frontale: quand dans une assemblée de poètes, Nira prend la parole comme on prendrait le pouvoir; quand elle kidnappe l'enfant et fuit en voiture, la police aux trousses, seule contre le système, son arme de destruction massive endormie sur la banquette arrière.



Vivre une violente épiphanie

Mais Nira est-elle une héroïne entrant en résistance contre l'ordre établi et le règne de la vulgarité, ou, plus prosaïquement, une femme frustrée sur les plans familial, sexuel et professionnel, habitée par le désir très égoïste de regagner son estime d'elle-même? Qui Nira veut-elle vraiment sauver? Lapid se refuse évidemment à répondre. Par sa mise en scène, en revanche, qui régulièrement rompt avec l'effet de réalité (un personnage bouscule la caméra; sur une plage, la voluptueuse nourrice s'en approche dangereusement en chantant, fixant le public droit dans les yeux...), il renvoie chaque spectateur à ses propres démons.

On conclura sur ces mots de Nadav Lapid. Murmurés, ils sonnent pourtant comme le manifeste d'un cinéaste intolérant à la demi-mesure: «La poésie est indéchiffrable, arbitraire. On ne peut l'insérer dans une logique économique ou de productivité. Comment un poème jaillit-il? Pourquoi tel mot plutôt qu'un autre? Parce que la poésie est mystérieuse; elle va à l'encontre de toutes les tendances actuelles, y compris au cinéma, où l'on demande aux réalisateurs de caresser le public dans le sens du poil. Il y a ceux qui acceptent d'être des citoyens *bien comme il faut* et il y a les poètes. Voilà ce qui me touche.»

**Cote: ★★★**

■ THE KINDERGARTEN TEACHER / HAGANENET | **Origine:** Israël / France – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 59 – **Réal.:** Nadav Lapid – **Scén.:** Nadav Lapid – **Images:** Shai Goldman – **Mont.:** Era Lapid – **Mus.:** Michael Emet – **Son:** Aviv Aldema – **Dir. art.:** Miguel Merkin – **Cost.:** Doron Ashkenazi – **Int.:** Sarit Larry (Nira), Avi Shnaidman (Yoav), Lior Raz (le mari de Nira), Yehezkel Lazarov (l'oncle de Yoav), Ester Rada (Miri, la nourrice) – **Prod.:** Talia Kleinhendler, Osnat Handelsman-Keren, Carole Scotta – **Dist. / Contact:** Kino Lorber.